

Autour d'une expédition chinoise sous le T'ang à travers les Pamirs et le Yasin

Autor(en): **Fazy, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur**

Band (Jahr): **3 (1941)**

PDF erstellt am: **25.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-145069>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Autour d'une Expédition chinoise sous les T'ang à travers les Pamirs et le Yasin¹⁾

par Robert Fazy

Parmi les régions les plus intéressantes de l'Asie Centrale, figure celle qui s'inscrirait dans un quadrilatère jalonné par Kucha²⁾, Kashgar, Samarkand, Balkh, Kabul, Peshawar, Srinagar, Leh et Khotan. Théâtre de luttes fréquentes entre conquérants souvent éphémères, cette région était traversée par une des principales routes commerciales de l'antiquité et du moyen âge. Aujourd'hui encore, elle offre au géographe, à l'archéologue et à l'alpiniste, des problèmes à résoudre, des trouvailles ou des conquêtes à faire. Elle comprend la partie occidentale du Turkestan chinois, la chaîne du Karakoram³⁾, les vallées de la rivière de Yarkand et du Shaksgam⁴⁾, le haut Indus avec le Dras, le haut Oxus, les Pamirs, les vallées de l'Alai et du Zarafshan, les villes célèbres de Kashgar, Samarkand, Balkh, Kabul et Khotan. *Last but not least*, elle renferme les petits Etats de l'Himalaya et de l'Hindukusch, le Nagar, le Hunza, le Gilgit, le Yasin, le Chitral, le Dir, le Swat, le Darel et le Tangir, dont l'histoire commence depuis peu à s'écrire et dont certains restent fermés à l'Européen.

¹⁾ L'orthographe adoptée est, pour les noms de lieux, celle de Sir Aurel Stein, pour les noms chinois ou tibétains, celle d'Edouard Chavannes ou de Henri Cordier (avec quelques ajustements), pour les noms arabes, celle de Charles Huart, pour les noms turcs, celle de René Grousset dans son dernier ouvrage, *l'Empire des steppes*, Paris, Payot, 1939.

²⁾ A 600 kilomètres environ à l'EEN de Kashgar.

³⁾ Karakoram est l'orthographe correcte. Karakorum est une forme turque, à éviter parce qu'elle prête à confusion avec le nom de la capitale des successeurs de Gengis-Khan. Karakoroum est un barbarisme.

⁴⁾ Sur le problème de la rivière de Yarkand et du Shaksgam et, d'une manière générale sur le Karakoram, son exploration et sa bibliographie, cf. l'étude de l'auteur: *L'Exploration du Karakoram, essai de synthèse et de bibliographie raisonnée*, à paraître dans *Les Alpes* au printemps de 1942.

I.

Le terrain et les Communications⁵⁾

Les Pamirs⁶⁾ – le «Toit du Monde», ou suivant l'à peu près de Hiuan-tsang⁷⁾, le «Centre du Monde» – ont, dès l'antiquité, joué un rôle de premier plan dans les relations entre les peuples de l'est – les Sères – et ceux de l'occident. Au II^e siècle, Ptolémée⁸⁾ décrit l'itinéraire de Maes Titianos, marchand macédonien établi en Syrie, qui cherchait à mettre les grands centres de tissage d'Antioche, Béryte, Sidon et Tyr en rapports directs avec le marché de la soie. Le principal emporium de la soie se trouvait dans le Turkestan, la Sérinde des géographes d'Alexandrie, à Kashgar et à Khotan. La route

⁵⁾ Le sujet, ici simplement effleuré, est un des plus intéressants, mais l'un des plus vastes de la géographie de la Haute Asie et de son histoire politique, religieuse, économique et artistique. Les notes qui suivent se bornent à dégager les lignes essentielles, en posant quelques jalons d'après les travaux critiques les plus récents. Elles voudraient aussi, dans une certaine mesure, répondre au vœu de quelques lecteurs du Bulletin en quête de renseignements bibliographiques sur le Turkestan chinois et les pays limitrophes.

⁶⁾ La signification exacte du nom reste controversée. L'explication la plus plausible (cf. Sir Th. T. Holdich, dans l'article *Pamirs*, *Encyclopédie britannique*, 11^{ème} édition, tome XX, page 656 b), paraît avoir été donnée par Lord Curzon, dans sa monographie: *The Pamirs and the source of the Oxus*, tirage à part du *Geog. Journal* VII–IX, 1896, dans laquelle la question est discutée à fond. «Pai-Mir» (Mir pour montagne comme dans Tirich-Mir ou Deo-Mir – le nom local du Nanga-Parbat) signifierait «le plateau au pied des monts», de fait, une excellente description des Pamirs. Pa, pour pied, est encore usité dans le dialecte de Gilgit: Major J. Biddulph, *Tribes of the Hindoo-Koosh* (sic), Calcutta 1880, LIII; cet ouvrage contient le croquis le plus clair du Gilgit, du Yasin et de la région adjacente des Pamirs.

⁷⁾ Th. Watters, *On Yuan Chwang's (= Hiuan-tsang) travels in India*, London, R. As. Society, 1905, II, p. 282.

⁸⁾ Ptolémée, *Géographie*, chapitre XII. Ce chapitre est reproduit dans Sir H. Yule, *Cathay and the way thither*, 2^{ème} éd., London, Hakluyt, 1915–16, vol. I, p. 189 et s. – Cf. aussi, A. Foucher, *l'Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, Paris, Leroux, 1922, vol. II, p. 521–522. Cet ouvrage capital, dont le prix a plus que décuplé, est malheureusement devenu presque introuvable.

reconnue par les agents de Maes Titianos traversait la Mésopotamie septentrionale par Ecbatane et Rhages – franchissait les Pyles caspiennes – le col de Sar-Darrah⁹⁾ dans le Mazendéran – et gagnait Bactres – Balkh – par Merv. De Bactres, par la vallée du Surkh-ab, elle atteignait la « Région montagneuse des Komèdes » – Κομηδῶν ὄρεινῇ – enfin, la « Tour de pierre » où s'opéraient les échanges avec les Chinois¹⁰⁾. Peu à peu, la « route de la soie » se fixa. De Bactres, elle aboutissait à Kashgar. Là elle bifurquait : Deux pistes principales¹¹⁾, l'une au nord par Kucha, Karashar, Turfan et Hami, l'autre au sud par Yarkand, Khotan, Niya, Miran, se rejoignaient à An-hsi pour continuer sur la ville chinoise connue de Su-chou.

⁹⁾ Cf. A. V. William Jakson, *From Constantinople to the Home of Omar Khayyam* New-York, The Macmillan Cy, p. 128–129.

¹⁰⁾ Laissant de côté des controverses trop abondantes pour être résumées, il suffit de noter que, d'après les explorateurs les plus récents, Sir Aurel Stein et le regretté J. Hackin, il faut placer :

Les Monts des Komèdes, dans les hauts pâturages du Karategin et de l'Alai – Sir A. Stein, *Innermost Asia*, Oxford, 1928, II, p. 849; Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion*, Oxford, 1928, p. 70;

La Tour de pierre, dans la région de Tash-Kurghan, l'ancienne capitale du Sari-kol – J. Hackin, cité par René Grousset, *L'Empire des steppes*, op. cit. p. 80; Sir A. Stein, *Sand-buried Ruins of Khotan*, London, Hurst and Blackett, 1904, p. 67.

Cette identification a ceci de plausible que Tash-Kurghan, sans être à équidistance des Monts des Komèdes, Kashgar et Khotan, a une situation assez centrale pour imposer son choix comme place d'échange. Dans *Innermost Asia*, op. cit., II, p. 847, Sir Aurel paraît, il est vrai, se rallier, plus ou moins, à l'opinion de ceux qui cherchent la Tour de pierre à Daraut-Kurghan, à 50 kilomètres au nord du Pic Kaufmann. Georgii, dans le vieil *Alphabetum tibetanum*, Romae, 1762, la place dans la région de Kashgar.

¹¹⁾ Sur les pistes secondaires cf. Sven Hedin, *Die Seidenstrasse*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1936, p. 198 et s.; Albert Herrmann, *Die Alten Seidenstrassen*, Berlin, 1910, passim et surtout la carte.

Ainsi, dès les premiers siècles de notre ère, le quadrilatère formait la principale place d'échange entre l'Europe¹²⁾, la Syrie, l'Irak et l'Iran d'une part, la Chine, la Mongolie et le Gobi de l'autre. Avec les marchandises, les idées s'échangeaient et l'interpénétration des religions suivait son cours. Les missionnaires de l'Inde montaient vers l'Udyana, le Tibet, le bassin du Tarim et la Chine — les pèlerins chinois, les Fa-hien, Song Yun, Hiuan-tsang et tant d'autres¹³⁾, par les Pamirs et l'Hindukush, descendaient vers le Gandhâra et jusqu'au Maghada pour retrouver, à son berceau, la pure loi bouddhique et le plan des édifices sacrés. Ils prenaient la route du retour: sur leurs pas, l'art bouddhique de l'Inde, sous sa double forme gréco-bouddhique et gupta, s'imprégnant au passage d'influences iraniennes¹⁴⁾, pénétrait parmi les populations de langue tokarienne du Turkestan et trouvait, notamment à Kucha, sa terre d'élection¹⁵⁾.

¹²⁾ Sir Aurel a trouvé à Yotkan, l'ancien Khotan, des monnaies romaines de l'empereur Valens - 364-378, à Niya des cadets romains et des entailles romaines - cf. planches de *Ancient Khotan* II et de *Serindia* IV. Dans les fresques de Miran enfin, il a noté l'attitude et la physionomie romaines de certains personnages - *Ruins of Desert Cathay*, op. cit., I, p. 472, 480 et 483.

¹³⁾ Fa-hien se lit dans la traduction de Legge, Oxford, 1886; Song Yun dans celle d'Ed. Chavannes, Bull. de l'Ec. Fr. d'Ext. orient, Tome III, No 3, Hanoi, 1903; Hiuan-tsang dans celle de Waters, London, 1904, et dans le livre de M. René Grousset, *Sur les traces du Bouddha*, Paris, Plon, 1929, précieux pour les mises au point et les chapitres sur l'art en Asie centrale. Sur les itinéraires de nombreux pèlerins moins connus, voir I-tsing, *Mémoire sur les Religieux éminents qui allaient chercher la Loi dans les pays d'occident*, traduction d'Ed. Chavannes, Paris, Leroux, 1894.

¹⁴⁾ Cf. René Grousset, *Sur les traces du Bouddha*, op. cit., p. 47, 51, 52 et suiv., spécialement la description des fresques de Qizil et de Qumtura; J. Hackin, *Nouvelles recherches archéologiques à Bamiyan*, Paris, van Oest, 1928, p. 55; Sir Aurel Stein, *Ruins of Desert Cathay*, London, Macmillan, 1912, vol. I, p. 453 et 457; A. Foucher, *l'Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, op. cit., vol. II, p. 650; René Grousset, *Histoire de l'Extrême orient*, Paris, Paul Geuthner, 1929, I, p. 204 et s.; A. von Le Coq, *Die Buddhistische Spätantike in Mittelasien, Die Wandmalereien*, Berlin, Diet. Reimer, 1924, p. 21 et s.; A. Grünwedel, *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch Turkestan*, Berlin, G. Reimer, 1912, p. 25.

¹⁵⁾ Cf. René Grousset, *Sur les traces du Bouddha*, op. cit., p. 51.

Dès la seconde moitié du VII^e siècle, la puissance du Tibet, alors nullement négligeable, commença à se faire sentir dans le quadrilatère¹⁶⁾. Les communications du sud au nord et du nord au sud prirent une importance nouvelle. Elle devait augmenter encore, au début du VIII^e siècle, lorsque la Chine, maîtresse du Turkestan, eut à compter avec le danger d'une entente entre ses adversaires tibétains et les Arabes, dont la pénétration, spasmodique, mais jamais complètement interrompue, atteignait la Sogdiane¹⁷⁾.

De l'est à l'ouest, la piste septentrionale de la route de la soie, par Karashar et Kucha, permettait aux garnisons chinoises du bassin du Tarim de se concentrer rapidement au point essentiel de Kashgar. De là, le col de Térék donnait accès direct à la vallée de l'Alai et aux Monts des Komèdes. Il y avait là une base toute indiquée contre des incursions arabes de la région de Samarkand. La longueur des communications du nord au sud, à travers les Pamirs, rendait cette base inutilisable contre une avance tibétaine par la vallée de l'Indus et les cols du Yasin. De Kashgar, divers chemins de montagne praticables¹⁸⁾ conduisaient à l'Alichur Pamir et à l'Oxus. Mais, pour concentrer leurs troupes, les Chinois disposaient d'une transversale excellente, la vallée du Sarikol¹⁹⁾, avec le point d'appui de Tash-kurghan. De là, la région du haut Oxus était facile à atteindre et l'endroit où un ennemi venant du sud chercherait à franchir la rivière n'était pas douteux. La seule route d'invasion conduisait, de la vallée de l'Indus, à la rivière de Gilgit, puis aux cols de Darkot et de

¹⁶⁾ Cf. *infra*, p. 11.

¹⁷⁾ Cf. *infra*, p. 12.

¹⁸⁾ Cf. la carte de Sven Hedin, *Durch Asiens Wüsten*, Leipzig, Brockhaus, 1899, vol. I et celle de Dunmore, *The Pamirs*, London, John Murray, 1893, vol. II.

¹⁹⁾ Sur la vallée du Sarikol et ses communications avec Kashgar, cf. Sir Aurel Stein, *Sand-buried Ruins of Khotan*, op. cit. p. 67 et s.; *Ruins of Desert Cathay*, op. cit., I, p. 89 et s.; C. F. Skrine, *Chinese Central Asia*, London, Methuen and Co., 1926, p. 42 et s. Sur la route de Tash-Kurghan à Yarkand, cf. H. H. P. Deasy, *In Tibet and Chinese Turkestan*, London, T. Fisher Unwin, 1901, p. 209 et s. et P. T. Etherton, *Across the Roof of the World*, London, Constable and Co., 1911, chap. VIII.

Baroghil²⁰⁾. Elle aboutissait à l'Oxus au village de Lien-yün, en face du bourg actuel de Sarhad²¹⁾. Les événements de 747 devaient montrer l'importance de la transversale du Sarikol, du point de passage de Sarhad et des cols du Yasin.

II.

Le Turkestan et les régions limitrophes jusqu'au milieu du VIII^e siècle

Au 1^{er} siècle, le Bassin du Tarim était divisé en plusieurs petits Etats indo-européens constamment en lutte les uns avec les autres. Ils étaient sous le protectorat plus ou moins nominal des Hiong-nou – nos Huns – peuplade turco-mongole, qui avait alors la haute main en Asie Centrale et transférait sa faveur, d'un protégé à l'autre, au gré de ses intérêts du moment.

Dans la seconde moitié du siècle, les Han postérieurs, soucieux de s'assurer le contrôle de la route de la soie, entreprirent méthodiquement la conquête du Turkestan. Elle s'acheva sous les empereurs Ming-ti, 58-75, Tchang-ti, 76-88, et Ho-ti, 89-105, et fut surtout l'œuvre de trois généraux, Keng Ping, Teou Kou et Pan Tch'ao. Dès 94, les Chinois étaient maîtres de Karashar, Kucha, Kashgar,

²⁰⁾ Sur la selle du Baroghil - 3798 m - et sur le col de Darkot - 4688 m - cf. Sir Aurel Stein, *Ruins of Desert Cathay*, op. cit., I, p. 52 et suiv. et R. C. F. Schomberg, *Between the Oxus and the Indus*, London, Martin Hopkinson, 1935, p. 45 et s.

²¹⁾ Sir Aurel Stein, *Geog. Journal* 1922, op. cit., p. 117.

²²⁾ Ici aussi, il ne peut s'agir que de tracer le cadre. Les lecteurs, curieux d'approfondir le sujet, peuvent se reporter à la notice bibliographique qui termine cette étude. Elle contient les ouvrages essentiels, en particulier celui de M. René Grousset: *L'Empire des steppes*, Paris, Payot, 1939, qui résume les résultats de la critique moderne à ce jour.

²³⁾ Il y avait, par exemple, un roi de Yarkand, un roi de Khotan. Il s'agissait de potentats minuscules, mais non moins remuants.

²⁴⁾ Cf. Edouard Chavannes, *Trois généraux chinois de la dynastie des Han*, T'oung Pao, 1906, p. 218 et s.

Yarkand et Khotan, et Pan Tch'ao avait reçu le titre de Protecteur de l'Asie Centrale. Dans l'ère de «paix chinoise» instaurée, le commerce avec l'occident devint florissant et l'art bouddhique, fortement influencé par les arts grec, iranien et indien, connu, dans les oasis du Tarim, sa période la plus brillante.

Au commencement du VI^e siècle, les T'ou-kiue – les Turcs – ayant le loup pour totem²⁵), entrent en scène. Jusque-là vassaux des Jouan-jouan, dont l'empire s'étendait de Karashar, à l'ouest, jusqu'à la Corée septentrionale, à l'est²⁶), ils s'émancipèrent et, vers 552, réussirent à chasser leurs anciens suzerains de la Mongolie²⁷). Boumin-Qaghan, le fondateur du royaume des T'ou-kiue, mourut au lendemain de sa victoire. L'aîné de ses fils, Mouhan, eut la Mongolie en partage, le cadet, Istämi²⁸), la Dzoungarie²⁹) et les contrées à l'ouest jusqu'au bassin du Talas³⁰). Ce partage, entre les fils de Boumin-Qaghan, fut à l'origine des deux khanats des T'ou-kiue orientaux et occidentaux.

Sur le Talas, les T'ou-kiue occidentaux devenaient voisins des Hephtalites, peuple de race probablement mongole établi dans le Turkestan russe actuel, la Sogdiane, l'Iran oriental et la partie est de l'Afghanistan. S'entendant avec leurs ennemis héréditaires – les Perses – Istämi, vers 565, écrasa les Hephtalites et partagea leur royaume avec les Sassanides, gardant pour lui la Sogdiane. A cette époque, curieusement semblable à la nôtre, les alliances ne duraient guères plus longtemps que l'intérêt qui les avait fait naître. Ayant utilisé l'ambition des Perses pour triompher des Hephtalites, Istämi se tourna contre ses anciens alliés dès qu'il entra en compétition avec eux au sujet du commerce de la soie. Il chercha appui à Bysance et, vers 567,

²⁵) Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 220.

²⁶) Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 221.

²⁷) René Grousset, *l'Empire des steppes*, op. cit., p. 126.

²⁸) René Grousset, *l'Empire des steppes*, p. 127.

²⁹) A l'ouest du désert de Gobi.

³⁰) Le Talas coule à quelque 200 kilomètres à l'est de Tashkent.

échangea des ambassades³¹⁾ avec l'empereur Justin II-565-578. Ces ambassades aboutirent à une entente et les T'ou-kiue occidentaux furent momentanément les alliés des Byzantins dans leur lutte de 20 ans contre la Perse – 572-591.

A la fin du VI^e siècle, la Haute Asie se trouvait ainsi partagée entre deux empires turcs, celui des T'ou-kiue orientaux, s'étendant des confins mandchouriens à la Grande muraille et à l'oasis de Hami et celui des T'ou-kiue occidentaux, allant de Hami à l'Aral et à la Perse.

Au commencement du VII^e siècle, des dissensions, de plus en plus graves, éclatèrent entre les T'ou-kiue orientaux et occidentaux. La Chine qui, sous les premiers Souei, reconstituait son unité, en profita pour reprendre, en Asie Centrale, la politique constructive des Han. En 608, elle réoccupait l'oasis de Hami et le roi de Turfan lui rendait hommage. Les guerres civiles, dans lesquelles la dynastie des Souei ne tarda pas à sombrer, permirent aux T'ou-kiue orientaux de reprendre momentanément le dessus et de pénétrer même jusqu'au cœur du Chensi. Tout changea de nouveau avec l'avènement de la treizième dynastie, celle des T'ang. L'empereur T'ai-tsong -627-649 – envahit la Mongolie en 630. Ayant détruit le khanat des T'ou-kiue orientaux, il se tourna sans tarder contre T'ong che-hou, le souverain des T'ou-kiue occidentaux et le défit complètement. Le khanat de l'ouest s'effondra comme celui de l'est. Dès 635, le protectorat de la Chine était rétabli sur le bassin du Tarim, de Karashar à Kucha, Kashgar, Yarkand et Khotan. Elle dominait le Turkestan par ce que l'on appelait les Quatre Garnisons³²⁾.

³¹⁾ L'histoire de ces ambassades, qui nous a été conservée par Théophane de Bysance et Ménandre, est contée en détails dans Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 233-242.

³²⁾ Karashar, Kucha, Kashgar, Khotan. Cf. René Grousset, *l'Empire des steppes*, op. cit., p. 151, et la discussion détaillée de la question dans Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 113, note 2.

Un nouveau compétiteur, le Tibet, ne tarda pas à entrer en lice. L'histoire du Tibet³³) commence avec le roi Loung Tsan So Loung-Tsan qui, en 625 entra en conflit avec la Chine qu'il envahit plus d'une fois, jusqu'à sa défaite par le second des T'ang, T'ai-tsong. Son successeur fut le célèbre Srong Btsan Gam-Po³⁴). Après avoir épousé la princesse népalaise Brihtsun, il détermina T'ai-tsong à lui donner sa fille Wen-tch'eng. En 670, il enleva à l'empereur Kao-tsong, le successeur de son beau-père, les Quatre Garnisons et, en 678, infligea aux armées chinoises, près du Ku-Ku Nor, une défaite écrasante. En 686, la fortune des armes changea après le couronnement de Wou-heou, veuve de Kao-tsong. Dépravée, mais énergique, l'impératrice trouva des généraux capables. En 692, la Chine occupait de nouveau les Quatre Garnisons et, par elles, tenait le bassin du Tarim.

Au début du VIII^e siècle, les T'ang eurent affaire, au nord du Turkestan, à des coalitions successives de petits Khans turcs qui s'efforçaient de reconstituer, à leur profit, l'unité des T'ou-kiue occidentaux. Trois victoires remportées, en 714, 736 et 744, par les généraux A-che-na Hien, un condottiere turc au service de la Chine, Kai Kia-yun et Fou-mong Ling-tch'a, disposèrent de ces adversaires peu redoutables.

³³) Il y a peu de travaux critiques sur l'histoire ancienne du Tibet. On peut consulter : Günther Schulemann, *Die Geschichte der Dalailamas*, Heidelberg, Carl Winter, 1911, p. 35 et s.; Bushell, *The early History of Tibet*, Journal of the R. As. Soc. 1879/80; Sarat Chandra Das, *Early History of Tibet*, Journal As. Soc. of Bengal, 1881; W. W. Rockhill, *The life of the Buddha*, London, Kegan Paul, 1885, chap. VII et VIII; Sir Ch. Bell, *Tibet Past and Present*, Clarendon Press, 1924, ch. V. H. Cordier, *Histoire générale de la Chine*, Paris, P. Geuthner, 1920, vol. I, p. 414 et s.

³⁴) La conversion générale du Tibet au bouddhisme a été souvent attribuée à Srong Btsan Gam-Po. Suivant une communication faite, en 1937, à la Société asiatique à Paris; par M. Bacot, d'après les documents tibétains rapportés de Tun-huang par M. Pelliot, il faudrait la reporter à une date ultérieure. Cette hypothèse cadre avec le caractère belliqueux des Tibétains du VII^{ème} siècle.

La paix était rétablie au nord, mais une nouvelle menace se dessinait à l'ouest. Après l'assassinat du khalife Ali à la mosquée de Kufa, Mo'aviya avait inauguré, à Damas, la dynastie des Oméyyades. Sous le cinquième, Wélid II - 705-715 - la conquête arabe avait repris sa marche vers l'est. Tandis que Mohammed ben Qâsim pénétrait dans le Sind, franchissait l'Indus et prenait Multan d'assaut³⁵) - 708-715 - Qotaïba ben Moslim, gouverneur du Khorasan, partait de Merv et envahissait la Transoxiane. Les villes principales tombèrent, les unes après les autres, Bokhara en 709, Samarkand en 712, Taskent en 713³⁶). Les chroniques arabes veulent que Qotaïba ait poussé jusqu'à Kashgar³⁷). D'après les sources chinoises, un gouverneur subtil l'aurait apaisé avec un présent et l'aurait relevé d'un vœu d'occuper la terre de Chine en lui envoyant un sac de celle de sa ville. Les deux versions paraissent légendaires³⁸).

Après la mort de Qotaïba - 715 - la puissance arabe connut un moment de déclin. Samarkand se révolta et fut perdue en 730. Dès 738 toutefois, le vice-roi du Khorasan, Asad, qui avait fait de Balkh la capitale de l'Asie Centrale³⁹), reprenait Samarkand⁴⁰). Son successeur, Nasr ben Sayyar, occupa le Ferghana en 743. Les Arabes étaient ainsi aux portes de la région des Komèdes et menaçaient directement Kashgar.

L'avantage d'une entente avec les Arabes n'avait pas échappé aux Tibétains qui ne se consolaient pas de leurs défaites. Pour une opération commune contre les Quatre Garnisons, ils pouvaient, de Leh,

³⁵) Sir W. Muir, *The Caliphate*, Edinburgh, J. Grant, 1915, p. 353 et s.

³⁶) A. Müller, *Der Islam im Morgen- und Abendland*, Berlin, s. d. (1885) vol. I, p. 411; W. Barthold, *Turkestan etc.*, op. cit., p. 185; Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 289.

³⁷) Tabari II, p. 1276.

³⁸) H. A. R. Gibb, *Bulletin of the School of Oriental Studies*, II, p. 467; Filippo de Filippi, *The Italian Expedition to the Himalaya, Karakoram and Eastern Turkestan*, 1913-1914, London, E. Arnold, 1932, p. 491, suggère un raid sans lendemain.

³⁹) Sir W. Muir, *The Caliphate*, op. cit., p. 394.

⁴⁰) René Grousset, *l'Empire des steppes*, op. cit., p. 167.

par les vallées de la Nubra ou du Shyok, gagner Karghalik d'où la marche sur Kashgar ne rencontrait plus d'obstacles naturels. Mais il fallait franchir d'abord le très haut col du Karakoram – 18285 pieds –, puis de nombreuses passes de 15000–17000 pieds⁴¹⁾ et la coopération arabe eût été forcément réduite à une lointaine diversion. Une jonction proprement dite ne pouvait s'opérer que dans la région de l'Alai: elle eût supposé, de la part des Tibétains, non seulement le passage de l'Oxus, mais la traversée entière des Pamirs. Restait l'attaque par le Sarikol, combinée avec une avance arabe sur Kashgar, déclanchée au moment propice. C'est sans doute à ce plan que s'arrêta l'état-major tibétain. Pour atteindre le Sarikol, il disposait de la route unique menant du Baltistan, par la vallée de l'Indus, au «Petit P'olu» – le Gilgit et le Yasin – et atteignant l'Oxus près de Sarhad⁴²⁾. Maîtres du Baltistan, les Tibétains devaient franchir les défilés difficiles du Yasin. En 722, ils adressèrent à son roi, Mo-Kin mang, un ultimatum d'une saveur toute moderne. «Ils n'avaient garde de lui en vouloir, mais il leur était nécessaire de traverser son territoire pour attaquer leurs ennemis⁴³⁾.» Mo-Kin mang – dénonça en hâte cet ultimatum au commissaire impérial chinois. Celui-ci ne sous-estima pas le danger: «Le P'olu, écrivait-il dans son rapport, est la porte occidentale des T'ang; s'il est perdu, les contrées d'occident deviendront toutes tibétaines.»

Se sentant soutenu, le roi du Petit P'olu résista. Il fut d'abord battu et perdit neuf villages. Quatre mille hommes d'élite, dépêchés de Kashgar à marches forcées, rétablirent la situation et repoussèrent l'envahisseur avec pertes⁴⁴⁾.

⁴¹⁾ Filippo de Filippi, op. cit., chap. XV et XVI, et George N. Roerich, *Trails to Inmost Asia*, Yale University Press, 1931, chap. II–IV.

⁴²⁾ Cf. supra, page 8.

⁴³⁾ Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 150.

⁴⁴⁾ Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 150–51.

L'histoire des années qui suivirent, reconstituée d'après les documents traduits par Edouard Chavannes, est curieuse à lire de nos jours. Elle montre que la diplomatie, qu'elle cherche à frayer ou à fermer la voie aux armées, a peu changé ses méthodes au travers des âges. La Chine multipliait ses faveurs, conférant aux potentats des petits États qui pouvaient barrer l'accès du chemin des Quatre Garnisons, les titres les plus flatteurs⁴⁵). Les Tibétains laissèrent mourir Mo-Kin mang. A Sou-che-li, son successeur, ils firent épouser une de leurs princesses et, avec elle, leur cause. Toute la région fut bientôt soumise à l'influence tibétaine et le Petit P'olu refusa le tribut accoutumé à la Chine⁴⁶). Des expéditions punitives furent envoyées de Kucha: trop faiblement montées, elles restèrent vaines⁴⁷). Le Tibet avait gagné la première manche: la barrière protectrice du Petit P'olu était tombée.

III.

L'expédition chinoise de 747 sous les ordres de Kao Sien-tche⁴⁸)

Sûrs de l'appui du roi du Petit P'olu, les Tibétains s'empressèrent de se créer une base d'offensive contre les Quatre Garnisons, à tra-

⁴⁵) Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 295; *Notes additionnelles*, op. cit. p. 42, 52, 54, 56, 62, 65. Dans un des brevets décernés au roi du Petit P'olu, en 731, on lisait: „... vous êtes pour l'Empire une barrière protectrice... vous êtes capable de *séparer* les *brigands* féroces...” *Notes additionnelles*, op. cit., p. 152. En 741, tandis que l'on couvrait d'honneurs et de présents un haut dignitaire des Ta-che (Arabes), Turcs et Chinois s'entendaient pour résister à ces mêmes Ta-che qualifiés de *brigands* rebelles. *Notes additionnelles*, op. cit., p. 66. En 737, les Chinois intervinrent en faveur du Petit P'olu, toujours menacé par les Tibétains, en faisant diversion dans la région du Ku-Ku-Nor.

⁴⁶) L'événement se place peu après 741: Sir Aurel Stein, *A Chinese Expedition etc.*, Geog. Journal 1922, op. cit., p. 116 et note 3.

⁴⁷) Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 151.

⁴⁸) L'expédition de Kao Sien-tche est mentionnée, sans grands détails, dans nombre de travaux anciens, par exemple dans l'*Histoire générale de la Chine* du P. J. A. M. de Moyriac de Mailla, Paris 1778, tome VI, p. 234. Edouard Chavannes a, le premier, attiré sur elle une attention méritée, dans ses *Documents sur les*

vers l'Oxus et le Sarikol. La route unique dont ils disposaient⁴⁹⁾ suivait, après avoir quitté la vallée de l'Indus, la rive sud⁵⁰⁾ du So-i — la rivière de Gilgit. Cette rivière, qu'il fallait franchir pour atteindre le col de Darkot, n'est pas guéable pendant la plus grande partie de l'année⁵¹⁾. Soucieux de maintenir en tout cas ses communications avec le Grand P'olu, le commandement tibétain commença par faire établir un pont sur le So-i à une vingtaine de kilomètres, au sud de A-nu-yüeh⁵²⁾, la capitale du Yasin. Ce pont dont, faute de matériaux utilisables sur place, la construction dura près d'un an, franchissait la rivière à l'endroit où se trouve actuellement le village de Gupis, relié à la rive sud par un pont suspendu⁵³⁾. Le débouché des cols du Yasin pouvait être aisément barré. Pour se l'assurer, les Tibétains fortifièrent, à proximité du point de passage le plus favorable de l'Oxus, l'entrée de la vallée qui donne accès à la selle du Baroghil. Sir Aurel a retrouvé l'emplacement de ces fortifications, établies sans doute, suivant

T'ou-Kiue occidentaux. Une note copieuse — note 1 des pages 152–154 — donne plusieurs extraits de la biographie du général coréen. Sir Aurel Stein a voué à ses exploits un intérêt particulier. Ayant étudié le terrain, au cours de ses voyages de 1906-1908 et 1913-1916, il a consacré à l'expédition de nombreuses pages de ses principaux ouvrages: *Ruins of Desert Cathay*, 1912, I, p. 52 et s.; *Serindia*, 1921, I, p. 56 et s.; *Innermost Asia*, 1928, I, p. 37 et s. et II, p. 875 et s. II a, en outre, publié, en 1922, dans le vol. LIX, No 2, du *Geog. Journal*, p. 112–131, un article des plus intéressants, malheureusement difficile à trouver sur le continent. Ces notes se proposent de familiariser les lecteurs du *Bulletin* avec des travaux, en partie introuvables, en utilisant les données de la critique la plus récente.

⁴⁹⁾ cf. supra, p. 7.

⁵⁰⁾ Sir Aurel Stein, *Geog. Journal* 1922, op. cit., p. 128.

⁵¹⁾ Sir Aurel Stein, *Innermost Asia*, op. cit., I, p. 38 et 42.

⁵²⁾ Le bourg actuel de Yasin, à une trentaine de kilomètres au sud du col de Darkot; cf. R. F. C. Schomberg, *Between the Oxus and the Indus*, London, Martin Hopkinson, 1935, passim et la carte.

⁵³⁾ Ed. Chavannes, *Notes additionnelles*, op. cit., p. 43, note 1; *Documents*, op. cit., p. 153, note 1. D'après la note m de la page 154, le pont avait la longueur d'une portée de flèche. Le pont actuel, édifié au même endroit, a 180 pieds anglais de long; Sir Aurel Stein, *Innermost Asia*, op. cit., I, p. 42.

la méthode naïve que les Tibétains ont encore employée, en 1904, à Guru et au Karo-la, pour s'opposer à l'avance britannique⁵⁴). A 4-5 kilomètres au sud de Lien-yün, la vallée forme un défilé de 700 mètres au plus de largeur. Les Tibétains l'auraient simplement barré par un mur en pierres sèches. Quant aux hauteurs, par lesquelles leur rempart pouvait être tourné, ils avaient négligé le versant est, jugé inaccessible. Sur le versant ouest, praticable, ils s'étaient contentés d'édifier un petit fort⁵⁵) dont les murs, de six pieds d'épaisseur, étaient faits de briques et de fascines. Lien-yün, poste avancé, avait été mis en état de défense et pourvu d'une garnison de 1000 hommes. Ce système, purement défensif, dont le principal réduit était tenu par 8 à 9000 soldats, était couvert par le fossé profond de l'Oxus, difficile à franchir, la rivière n'étant guéable que pendant les premières heures du matin⁵⁶). Aucune tête de pont n'avait été établie à Sarhad. Il est probable que les forces tibétaines n'étaient qu'une avant-garde, simple couverture, n'ayant provisoirement pour tâche que d'assurer le débouché du gros par les passes du Yasin. Cette hypothèse paraît confirmée par le fait que, presque immédiatement après le combat de Lien-yün, Kao Sien-tche avait à peine atteint le So-i et fait détruire le pont de Gumis, qu'il vit s'approcher des forces tibétaines considérables débouchant du Grand P'olu⁵⁷).

Les textes connus ne contiennent pas de détails précis sur les plans communs des Arabes et des Tibétains. Les historiens chinois considèrent toutefois leur alliance comme un fait. Quels qu'aient pu être les termes de cette entente, il est vraisemblable que les Arabes

⁵⁴) Perceval Landon, *Lhasa*, London, Hurst and Blackett, 1905, I, p. 148 et 270; L. A. Waddell, *Lhasa and its Mysteries*, London, Methuen and Co., 1905, p. 155 et 285 et s.

⁵⁵) Sir Aurel a visité, en 1906, les ruines de ce fort, visibles encore sur l'éperon de Kansir; — *Ruins of Desert Cathay*, op. cit., p. 70-71.

⁵⁶) Sir Aurel Stein, *Geog. Journal* 1922, op. cit., p. 122.

⁵⁷) Cf. *infra*, p. 20.

devaient attendre que les troupes tibétaines, ayant pris pied sur les Pamirs, pussent leur apporter un concours effectif. Quoi qu'il en soit, la paix armée qui régnait aux frontières du Khorasan, ne fut pas troublée. Les annales chinoises mentionnent, en 744 et 745, l'arrivée d'ambassadeurs des Ta-che qui seraient venus rendre hommage et apporter tribut⁵⁸). Il n'y a, sans doute, pas là la preuve que les Arabes, s'inclinant devant la puissance des T'ang, renonçaient à tous projets de conquête avec le concours de leurs alliés du sud. On sait la coutume suivant laquelle – encore à l'époque de K'ien-long, lors de l'ambassade connue de Lord Macartney⁵⁹), – les historiographes de cour se plaisaient à flatter le Fils du Ciel en représentant comme humbles vassaux de la Chine tous les Etats qui entraient officiellement en rapports avec elle. Tout ce que l'on peut constater, c'est que les relations diplomatiques n'étaient pas rompues, mais, à l'époque déjà, leur cordialité apparente ne devaient pas exclure des préparatifs secrets d'invasion.

De son côté, le Gouvernement impérial, conscient du danger de voir, après occupation du Petit P'olu par les Tibétains, d'autres petits Etats faire défection et les Arabes s'unir à la coalition, renonça aux demi-mesures. Vers 741 déjà, le général coréen Kao Sien-tche, connu pour son énergie, avait été nommé Protecteur en second à Kucha et Inspecteur des Quatre Garnisons. Au printemps de 747, l'empereur Hiuen-tsong le promut Directeur des camps⁶⁰) et lui enjoignit d'attaquer les Tibétains dont l'avance à travers le Petit P'olu était signalée.

Kao Sien-tche réunit à Kucha 10000 hommes de cavalerie et d'infanterie montée. En 5 semaines, l'armée avait atteint Kashgar et vingt jours plus tard, utilisant la transversale du Sarikol, elle était concentrée dans les environs de Tash Kurghan où elle organisa sa base. Moins d'un mois après, les troupes chinoises étaient sur les Pamirs. Pour

⁵⁸) cf. Ed. Chavannes, *Notes additionnelles*, op. cit., p. 72 et 74.

⁵⁹) En 1792.

⁶⁰) Tsu tou che, Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 152, note 1.

traverser ces régions peu peuplées, Kao Sien-tche avait divisé ses troupes en trois colonnes. Leurs itinéraires, malgré les indications de la biographie traduite par Edouard Chavannes, restent plus ou moins hypothétiques. Ce qui est certain c'est que la colonne principale, sous les ordres du généralissime, gagna – probablement par l'Alichur-Pami – la région des «Cinq Shini», identifiée avec le Shignan et le Wakhan actuels⁶¹). De là, elle devait marcher, de l'ouest à l'est, sur le Sarhad de nos cartes, en remontant la vallée de l'Oxus. La colonne du centre fut dirigée, du nord au sud, directement sur Lien-yün, par les passes qui traversent la chaîne au sud – est du lac Sir i Kul⁶²), le lac Victoria depuis le fameux voyage de John Wood. Une troisième colonne, enfin, composée surtout de cavalerie, convergeait sur Sarhad, de l'est à l'ouest, en descendant la vallée de l'Oxus. L'attaque concentrique devait se déclencher le 13 août, entre 7 et 9 heures du matin, seul moment de la journée où les gués étaient praticables. La marche de trois colonnes s'effectua sans encombre et, au jour convenu, l'armée se trouva concentrée à proximité immédiate de l'ennemi.

Kao Sien-tche n'était pas sans appréhension. Le passage, même si le défenseur n'intervenait pas, était dangereux. Il fit tâter le gué par

⁶¹) Sir Aurel Stein, *Geog. Journal* 1922, op. cit., p. 117 – Ed. Chavannes *Documents*, op. cit., p. 152, note 1 et 162, note 4. Il est probable que Kao Sien-tche trouva des concours au Wakhan – alors le Hou-mi. En effet, en 742, le roi du Hou-mi, qui avait cédé momentanément aux influences tibétaines, avait déclaré rompre avec le Tibet et faire sa soumission. On lui avait décerné un brevet de fer. Ed. Chavannes en donne le texte dans ses *Documents*, p. 212.

Le roi Tie-che-Kia-yen – du pays des Shini (ou Che-ki-ni) avait suivi les troupes de Kao Sien-tche. Il fut tué dans le combat. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 163.

⁶²) Une de ces passes domine la localité de Shor-jilga, à une trentaine de kilomètres à l'EES du lac Victoria. Elle a été reconnue par Sir Aurel en 1915. *Innermost Asia*, op. cit., II, p. 861 et est indiquée dans la carte de Lord Curzon *the Pamirs and the source of the Oxus*, op. cit.

⁶³) Par scrupule de géographe, Wood avait renoncé à donner au Sir i Kul le nom de la reine Victoria qui venait de monter sur le trône – son vœu fut réalisé plus tard. Cf. John Wood, *A journey to the source of the River Oxus*, London, J. Murray, 1892, p. 233.

quelques cavaliers qui passèrent sans accident. Il donna alors l'ordre de traverser le fleuve, observant non sans inquiétude la rive opposée. Les Tibétains restèrent passifs et le passage réussit. Tout joyeux⁶⁴) Kao Sien-tche reforma ses troupes. Peut-être fit-il une attaque simulée contre le front fortifié tibétain. L'attaque décisive fut dirigée contre les hauteurs. Tournés et obligés d'évacuer en hâte leur mur inutile, les Tibétains, en 2 heures⁶⁵), étaient complètement défaits. Six mille d'entre eux furent tués ou pris. Le reste s'enfuit, laissant aux mains du vainqueur mille chevaux et quantité d'armes et d'approvisionnements précieux.

Kao Sien-tche avait, outre ses blessés, quelque 3000 malades et éclopés. Les devins établirent l'horoscope et se montrèrent pessimistes. Malgré cela, le généralissime, réalisant l'importance de profiter immédiatement de sa victoire pour reprendre le Petit P'olu et, plus encore, pour détruire le pont du So-i, poussa en avant avec ce qui lui restait d'hommes valides. Il franchit sans trop de peine la selle du Baroghil et se trouva devant les escarpements du col de Darkot. L'ascension a été souvent décrite – elle est pénible et la descente surtout est impressionnante. Craignant pour le moral de ses soldats, Kao Sien-tche prit soin de dépêcher une vingtaine d'hommes d'élite avec ordre de franchir secrètement le col, de descendre dans la vallée et, s'étant déguisés en habitants du Petit P'olu, de venir à la rencontre des siens avec des paroles de bienvenue. Ce stratagème réussit à souhait. N'ayant plus à craindre la résistance des montagnards, l'armée ne se laissa pas arrêter par les pentes neigeuses du versant sud. L'avant-garde ne tarda pas à pénétrer à A-nu-yüeh dont les habitants firent leur soumission.

⁶⁴) „Après le passage, Kao Sien-tche, tout joyeux, dit à Pien Ling-Tcheng, le commissaire impérial: «Il y a un moment, quand nous étions au milieu du passage, si les ennemis étaient venus, les nôtres étaient battus. Maintenant que nous avons traversé et que nous avons formé nos rangs, c'est la preuve que le Ciel nous livre nos ennemis.» Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 152, note 1.

⁶⁵) Entre l'heure tch'en – de 7 à 9 heures – et l'heure sseu – de 9-11 heures – Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 152, note 1 et p. 154, note f.

Pour encourager ses troupes engagées dans les passes, Kao Sien-tche leur avait annoncé que le pont sur le So-i avait été détruit⁶⁶). Il s'empressa de justifier ses dires. Il n'était que temps. A peine le travail était-il achevé, que des forces tibétaines importantes – probablement le gros accourant du Grand P'olu au secours de l'avant-garde menacée – apparurent sur la rive sud du So-i⁶⁷). Trouvant le pont détruit, manquant des matériaux nécessaires pour établir un moyen de passage de fortune, ces troupes abandonnèrent la partie et battirent en retraite.

Kao Sien-tche fit alors décapiter les principaux partisans des Tibétains à A-nu-yüeh. Ayant rétabli l'influence chinoise au Petit P'olu, il reprit le chemin de l'Oxus, emmenant prisonniers le roi Sou-che-li-tche et sa femme⁶⁸). Ralliant les éclopés laissés à Lien-yün, le généralissime ramena son armée à Kucha. Par décret impérial, le nom du Petit P'olu fut changé en celui de Kœi-jen⁶⁹) et une garnison de 1000 hommes y fut établie. Le retour du royaume sous le giron de la Chine était chose faite. En 748, le nouveau roi du Kœi-jen envoyait un ambassadeur offrir des fleurs d'or⁷⁰).

La victoire de Kao Sien-tche eut un retentissement considérable. Suivant le T'ang chou «le Finlin- la Syrie- les Ta-che- les Arabes- et soixante-dix royaumes des divers peuples Hou furent tous saisis de crainte et firent leur soumission⁷¹)». En réduisant les hyperboles à leur juste valeur, on peut admettre que le khalifat de Damas et ses gouverneurs des marches de l'est jugèrent prudent de remettre

⁶⁶) Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 153, note 1 et page 154, note f.

⁶⁷) Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 153, note 1.

⁶⁸) L'empereur Hiouan-Tsong se montra clément. Il pardonna à Sou-che-li-tche, lui conféra le titre de général et l'admit dans ses gardes du corps. Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 153/54.

⁶⁹) Kœi-jen- qui fait retour à la bonté. Ed. Chavannes, *Notes additionnelles*, op. cit., p. 80, note 1.

⁷⁰) Ed. Chavannes, *Notes additionnelles*, op. cit., p. 80.

⁷¹) Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 154, note n.

la partie et que les petits États des Pamirs et de l'Hindukush se rangèrent du côté du vainqueur.

Kao Sien-tche avait accompli un remarquable exploit. La longue marche sur Kashgar, l'utilisation de la transversale du Sarikol, le choix judicieux de la base de Tash-Kurghan, l'avance en échelons, qui facilita le ravitaillement dans les solitudes des Pamirs, la réunion précise des trois colonnes au point d'attaque, sont d'un chef d'état-major de premier ordre. La hardiesse du passage de l'Oxus en face d'un ennemi fortement retranché, le mouvement tournant qui décida de la victoire, la décision prise, en dépit d'auspices défavorables, de pousser immédiatement à travers des passes difficiles, avant qu'elles pussent être garnies de défenseurs, et de ne pas perdre une heure pour détruire le pont du So-i, sont d'un tacticien consommé et d'un homme de guerre singulièrement avisé. L'inertie de la défense facilita la tâche de Kao Sien-tche, mais ne diminue pas son mérite, qui fut de juger l'adversaire en mesurant le degré de l'audace permise. Les Tibétains comprirent qu'ils avaient trouvé leur maître. Deux ans plus tard, un roitelet du K'iche – probablement notre Darel – se révolta, coupa les communications avec le Petit P'olu et appela les Tibétains à son aide. Ils se bornèrent à l'envoi de quelques partisans. Une brève apparition de Kao Sien-tche, en 750, suffit à les disperser sans esprit de retour⁷²).

Au bas du col de Darkot, à une altitude de 13000 pieds, sur un gros bloc de rocher saillant, Sir Aurel Stein a relevé un curieux grafitto⁷³). Il représente un stupa caractéristique : au-dessous, le nom d'un orant est gravé en caractères tibétains *du VIII^e siècle*. Avec les ruines du fortin retrouvées par Sir Aurel, c'est tout ce qui reste de l'occupation éphémère du Yasin sous le roi Khri-sron-ldebtsan⁷⁴).

⁷²) Ed. Chavannes, *Documents*, op. cit., p. 296 ; René Grousset, *L'Empire des Steppes*, op. cit., p. 170.

⁷³) Sir Aurel Stein, *Innermost Asia*, op. cit., I, p. 45 et fig. 46 - II, Appendix L, traduction de A. H. Franke.

⁷⁴) Il régna de 740-786. G. Schulemann, *Die Geschichte der Dalailamas*, op. cit., p. 39.

Pour ces dernières, il suffit de noter les hauteurs suivantes :

Pic Kaufmann, 23 000 pieds environ ;
 Vallée de l'Alai, de 8000 pieds vers Daraut-Kurghan à 11 200 pieds au plus haut point ;
 Pamirs, hauteur moyenne du plateau, 13 000 pieds ;
 Lit de l'Ab-i-Panja-la branche sud de l'Oxus-près de Sarhad, 3200 mètres environ ¹⁾ ;
 Col de Baroghil, un peu moins de 13 000 pieds ;
 Col de Darkot, 15 400 pieds ;
 Village de Yasin-l'ancien A-nu-yüeh, 7800 pieds ;
 Tash-Kurghan, 10 250 pieds ;
 Kashgar 1336 mètres ;
 Col de Terek, 12 000 pieds.

Les hauteurs en pieds sont données en pieds anglais. Le pied anglais, un peu plus court que le pied français de 0,3248 m, mesure exactement 0,3048 m.

¹⁾ D'après O. Olufsen, *Through the unknown Pamirs*, London, William Heinemann, 1904, p. 7-8.

Note bibliographique¹⁾

I. Ouvrages de premier ordre indispensables :

- **** Edouard Chavannes, *Documents sur les T'ou kiue (Turcs) occidentaux*, St-Pétersbourg, 1903. Ne se trouve plus que dans les bibliothèques publiques ou chez les bibliophiles.
- Du même auteur, *Notes additionnelles sur les T'ou kiue (Turcs) occidentaux*, T'oung Pao, mars 1904.
- W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion*, Oxford, University Press, 1928 ; Barthold est très dur pour ses prédécesseurs, mais sa critique des sources est unique.
- René Grousset, *L'Empire des Steppes*, Paris, Payot, 1939 ; le plus récent des travaux critiques, fait en collaboration avec le professeur Paul Pelliot – l'index manque à la première édition, mais la table des matières détaillée supplée dans une certaine mesure – style plein de charme, comme dans tous les livres de M. René Grousset.

¹⁾ Il ne peut être question d'établir la bibliographie complète du sujet, Les ouvrages indiqués suffisent pour une étude sérieuse et leurs indications bibliographiques comblent les lacunes.

Un astérisque indique que le livre est épuisé et difficile, mais possible, à trouver ; deux astérisques signifient que les recherches sont pratiquement inutiles.

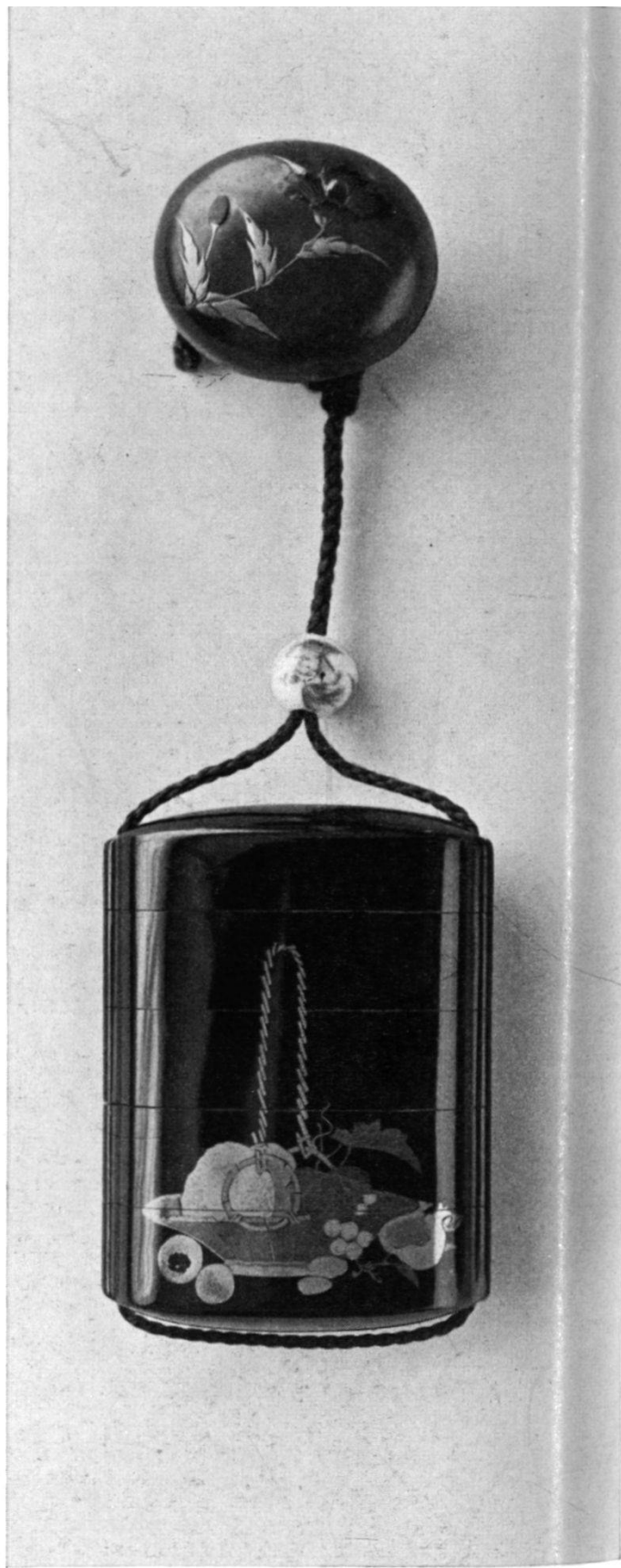
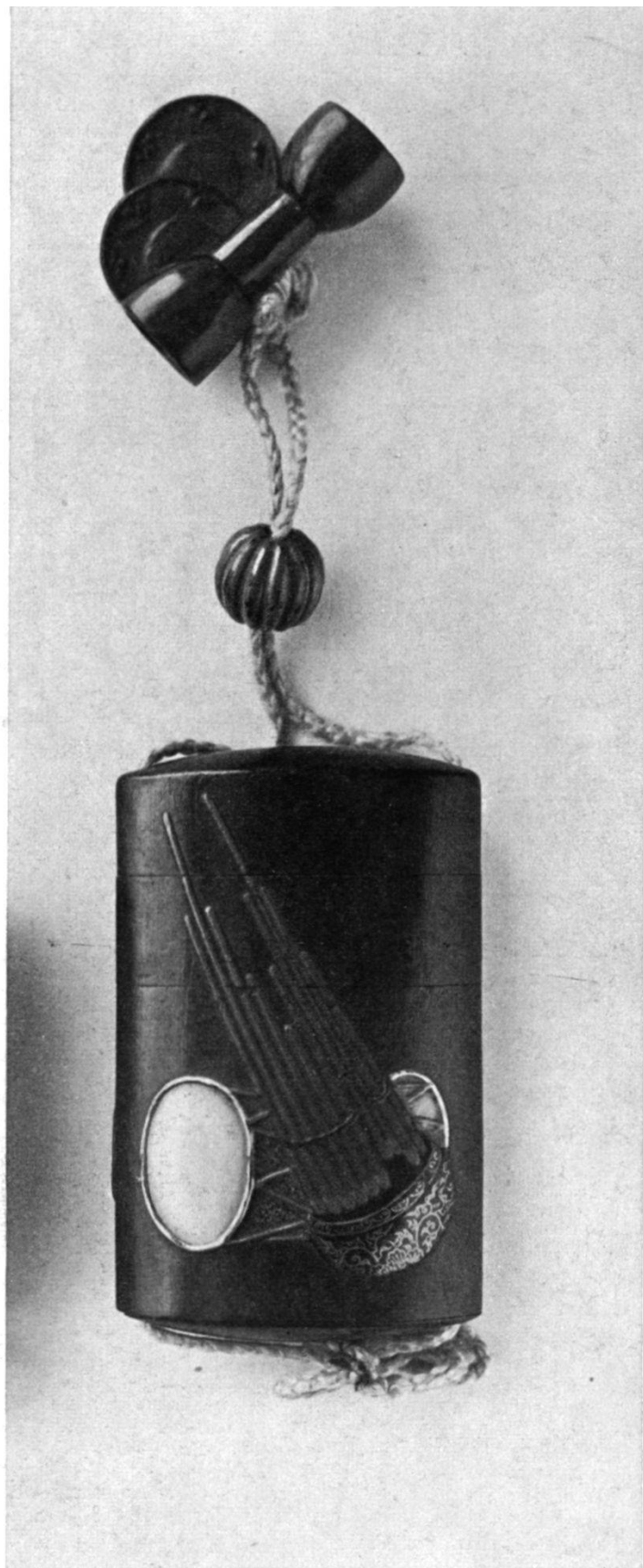
II. Ouvrages d'érudition ou de vulgarisation utiles :

- * G. Le Strange, *The Land of the Eastern Caliphate*, Cambridge, University Press, 1905, précieux pour son utilisation des sources arabes.
- * W. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen-Age*, traduit par Furcy Raynaud, Otto Harrassowitz, 1923 - ouvrage classique, insurpassé.
- * Sir Henry Yule, *Cathay and the Way thither*, 4 vols., London, Hakluyt, 1915-1916.
- ** Léon Cahun, *Introduction à l'Histoire de l'Asie*, Paris, Armand Colin et Cie, 1896 - d'une lecture fort agréable, mais coloré et à utiliser avec prudence.
- René Grousset, *Histoire de l'Asie*, Paris, les Editions Grès, 1922, oeuvre de jeunesse, mais non sans valeur.
- René Grousset, *Histoire de l'Extrême Orient*, Paris, Paul Geuthner, 1929, Tomes I et II - précieux pour l'histoire de l'art.
- M. A. Czaplicka, *The Turks of Central Asia*, Oxford, Clarendon Press, 1918 - sommaire, mais clair - excellente bibliographie.
- Sir E. D. Ross and F. H. B. Skrine, *The Heart of Asia*, London, 1899, de lecture facile.
- E. Hudington, *The Pulse of Asia*, London, 1907, également facile à lire.
- * J. L. Dutreuil de Rhins et F. Grenard, *Mission scientifique dans la Haute Asie*, Paris, Ernest Leroux, 1898; travail déjà ancien, dépassé depuis les découvertes plus récentes, mais le tome II surtout, contenant les notes historiques de F. Grenard, garde sa valeur.
- Captain F. E. Younghusband, *The Heart of a Continent*, London, John Murray, 1897, un des meilleurs livres d'exploration.
- * Major H. G. Raverty, *Tabakat-I-Nasiri, a General History of the Muhammadan Dynasties of Asia*, London, printed by Gilbert and Rivington, 2 vols, 1881 - orthographe exaspérante, critique aussi dure que celle de Barthold mais sans l'autorité qui la ferait accepter - néanmoins utile à cause de la masse des documents recueillis.
- * A. Müller, *Der Islam im Morgen- und Abendland*, Berlin, s. d. (1885) excellent ouvrage de vulgarisation scientifique.
- * Charles Huart, *Histoire des Arabes*, Paris, Paul Geuthner, 1912 - ouvrage classique.

III. Ouvrages d'exploration ou d'art :

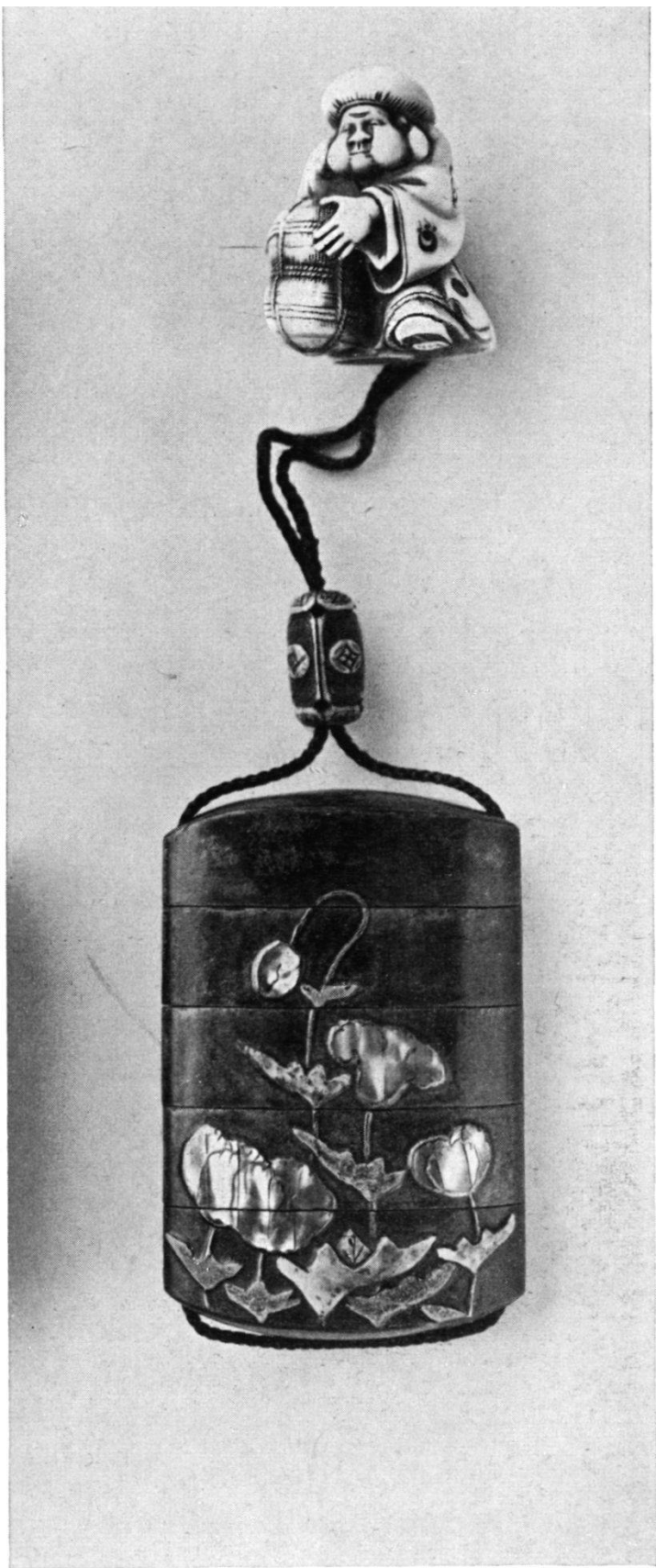
Outre les travaux cités de Sir Aurel Stein, G. N. Roerich, Earl Dunmore, O. Olufsen, John Wood, Sven Hedin, H. H. P. Deasy, R. C. F. Schomberg, A. Foucher, A. Grünwedel, A. von Le Coq, deux ouvrages récents surtout méritent d'être consultés :

- Gustav Krist, *Allein durch's verbotene Land*, Wien, L. W. Seidel and Sohn, s. d. (1937) - l'auteur voyageait sous un nom d'emprunt - fort intéressant en ce qui concerne les Pamirs.
- Sir Eric Teichman, *Journey to Turkestan*, London, Hodder and Stoughton, 1937 - excellente partie historique. Sir Eric voyageait en mission officielle.



Inro à deux compartiments dont celui de dessous en double grandeur. En bois naturel cerisier. Fait par l'artiste sculpteur de netsuke Yoshiaki fin XVIII^{me} s. Le décor en laque or (kinji), rouge (shushi), brun (taisha), représentant des instruments à musique: un sho et un tsuzumi (tambour à main). Travail du dernier des grands artistes laqueurs Zeshin 1807-1891. L'*ojime* en laque negoro (rouge et noir). Le *netsuke* en bois également un tsuzumi par Yoshiaki. Coll. Rigozzi St-Gall.

Inro à fond ro-iro avec décor technique togidashi en or et couleurs polychromes changeantes selon la lumière. Travail de la célèbre famille de laqueurs Shiomi XVIII^{me} s. L'*ojime* boule de porcelaine blanc-rouge, motif de poisson. Le *netsuke* forme dite hako (petite boîte) en laque imitant le métal gris shibuidhi, à décor branche de pavot en hiramakiye or et noir. Signé Kyokusai XVIII^{me} s. Coll. Rigozzi St-Gall.



Inro à quatre cases en technique fond „somada” (ro-iro, nacre et or). Le décor en takamakiye de divers laques: or, rouge, argent, imitation de fer, plomb, – représentant le casque du héros Raiko. Travail du célèbre laqueur Tachibana Gyokuzan, fin XVIII^{me} s. à Yedo. L'*ojime* sphère porcelaine à jour rouge-or kutani. Le *netsuke* fruit de kaki laque or, travail de la famille des Koma XVIII^{me} s.

Inro à quatre cases en laque or et brun imitant l'écorce de cerisier. Dessus applications en nacre, plomb et faïence; décor fleurs de lotus. Travail signé (Kwan) du grand artiste Ritsuo, XVII/XVIII^{me} s. L'*ojime* lanterne, sculpté en corne de cerf. Le *netsuke* en ivoire, représentant Daikoku le dieu du bonheur avec son sac de riz, par Hidemasa XVIII^{me} s.

Coll. Rigozzi St-Gall.